



L'Aventure exemplaire d'un nain

Anne Martineau Martineau

► To cite this version:

Anne Martineau Martineau. L'Aventure exemplaire d'un nain. "Ce qu'il advient.. les déclinaisons de l'aventure", Maison de la Culture d'Amiens, Mar 2018, Amiens, France. <hal-03275391>

HAL Id: hal-03275391

<https://hal.science/hal-03275391v1>

Submitted on 1 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'Aventure *exemplaire* d'un nain (Raoul de Houdenc, *Meraugis de Portlesgues*¹)

Anne Martineau
Université de Saint-Étienne

Qui part à *l'aventure* se met *en aventure* de mort. Cela demande donc force et bravoure. Si, dans les œuvres arthuriennes, tant de chevaliers s'y risquent, c'est qu'au terme des épreuves ils espèrent toujours une riche récompense : venger leur *honte*, conquérir la gloire, être admis à la prestigieuse Table Ronde, et, surtout, épouser la femme de leurs rêves.

Mais que faire quand on n'est pas *de taille* à affronter les périls inhérents à toute aventure ? Faut-il courber l'échine ? Renoncer à l'honneur et à l'amour ?

L'aventure d'un nain de *Meraugis de Portlesgues* (ca 1200-1220) prouve le contraire². Bien que ce roman connaisse un regain d'intérêt, des médiévistes ayant mis en évidence la vaste culture de l'auteur (qui semble connaître Chrétien de Troyes par cœur), et, plus récemment, le caractère enjoué, volontiers parodique, de son écriture, le gnome en question les a si peu intéressés que beaucoup ne le mentionnent même pas³ (notamment dans leurs résumés de l'œuvre⁴). Alors qu'il ne s'agit pas d'un mince personnage. Il est nécessaire à la narration, nécessaire au héros, auquel il permet enfin de se révéler, et qu'il *utilise* pour mener à bien *sa* propre aventure (en quoi il annonce le célèbre nain « Tronc » d'*Ysaïe le Triste*⁵). Sans aucunement léser Méraugis, bien au contraire ! Son histoire est en effet porteuse d'une *leçon* que le protagoniste comprend tout à la fin du roman, et qu'il met en pratique, quand il se retrouve dans une situation comparable (en pire) à la sienne. Quant au lecteur, Raoul lui laisse le soin de la dégager lui-même et de la méditer.

* *

*

¹ Michèle Szkilnik (éd.), Raoul de Houdenc, *Meraugis de Portlesgues*, Paris, Honoré Champion, 2004, coll. « Champion classiques »).

² Le roman en comporte trois, dont une naine (ce qui est très rare). Voir Anne Martineau, *Le nain et le chevalier. Essai sur les nains français du Moyen Âge* (Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, coll. « Traditions et Croyances », p. 18, 23, 28, 81, 178-179 et 261).

³ Exception faite de Ronald W. Spensley, qui lui accorde même « excellent moral qualities » et « great courage » (« The Theme of *Meraugis de Portlesgues* », *French Studies*, XXVII, April 1973, n°2, p. 129-133).

⁴ Un exemple : pas un mot sur lui dans le résumé qu'en donne *Le Dictionnaire des Lettres Françaises* de Robert Bossuat (*Le Moyen Âge*, éd. revue et mise à jour par Geneviève Hasenohr et Michel Zink, Paris, Fayard, 1964, « Raoul de Houdenc », « 1. *Meraugis de Portlesgues* », p. 1236, 1^{re} et 2^e col.)

⁵ Voir Anne Martineau, « De la laideur à la beauté : la métamorphose de Tronc en Aubéron dans le roman d'*Ysaïe le Triste* », *Le Beau et le laid au Moyen Âge*, Université de Provence, Aix-en-Provence, *Senefiance*, n° 43, 2000 (Actes du colloque du C.U.E.R. M.A., Aix-en-Provence, 25-27 février 1999), p. 369-382. L'auteur (anonyme) de ce roman tardif (fin XIV^e-début XV^e) avait-il lu *Meraugis* ? C'est bien possible.

1. De l'art d'impatisier un lecteur friand d'aventures

Sur le plan dramatique, c'est le nain qui déclenche l'Aventure. Cela au plus grand soulagement du lecteur, qui se demandait *quand* elle allait commencer et *quel* en serait le héros, le narrateur feignant longtemps de l'ignorer lui-même⁶.

Les premiers vers étaient pourtant prometteurs. Ils situaient l'action au temps du roi Arthur, en Grande-Bretagne et mentionnaient le roi d'Escavalon du *Conte du Graal*⁷. Mais, au lieu d'aventures, on a droit à l'immense portrait, physique, moral et social, de la fille de ce roi, Lidoine. C'est une merveille de beauté, de courtoisie, et l'unique héritière de son défunt père. Comme, depuis la mort de ce dernier, trois ans plus tôt, elle a bien gouverné sa terre, elle décide de s'octroyer une distraction en se rendant à un tournoi organisé par une autre dame.

Un tournoi est une technique connue pour mettre un héros en lumière. Ici, c'est surtout un prétexte à mondanités. Les combats sont expédiés en douze vers⁸ ! À la fin, deux prix sont remis : un cygne au plus vaillant, un épervier à la plus belle. C'est un certain Caulas qui reçoit le cygne, non qu'il se soit montré le meilleur, glisse le narrateur, mais parce que c'est *le bon ami* de l'organisatrice. Pour elle, il va sans cesse « aventures querant⁹ » (on ne saura pas lesquelles). Il a obtenu le prix par favoritisme. De ce faux héros de joutes truquées, il ne sera plus jamais question.

L'épervier est remis à Lidoine. On apprend alors le nom de ceux qui, en bonne justice, auraient mérité de recevoir l'oiseau. Car ils sont deux, *ex aequo* : Méraugis et Gorvain Cadrus :

Que ce furent li dui por voir
As cox doner e recevoir
Qui miex le firent en l'estour¹⁰.

Deux nouveaux venus sur la scène arthurienne, totalement inventés par Raoul. Deux amis, qu'en dehors de leur nom rien ne différencie encore. Leur conception de l'amour va commencer à le faire. Gorvain s'éprend de Lidoine pour sa beauté, Méraugis, pour sa courtoisie. D'où un débat, qui vite s'envenime. Gorvain en vient à défier Méraugis. Ils se battent. Avertie de leur différend, Lidoine accourt et les arrête, leur intimant de remettre leur duel à la Noël prochaine, devant la cour d'Arthur. En attendant, qu'ils partent donc en quête d'aventures !

« Mes tiegne chascuns son chemin.
Alez les aventures querre.
De bien fere e de pris conquerre

⁶ Un seul des manuscrits ayant conservé l'œuvre comporte en effet un *Prologue* (de 32 vers) dans lequel le nom du héros est donné. Il s'agit du ms. W (Wien, Österreichische Nationalbibliothek, 2599). On ne croit pas qu'il soit de Raoul. Mathias Friedwagner (*Meraugis von Portlesgues. Alfranzösischer Abenteuerroman*, Halle, Max Niemayer, 1897), qui avait pris pour ms. de base celui du Vatican (V, Bibliothèque Apostolique, Reg. lat. 1725), l'a quand même rajouté à son édition après bien des hésitations, et M. Szkilnik, qui suit le même ms. V, le rejette en appendice de la sienne (*Meraugis*, éd. cit. *sup.*, p. 447-449).

⁷ C'est chez le roi d'Escavalon que le frère aîné de Perceval avait été envoyé faire son apprentissage chevaleresque, et c'est devant sa cour que Gauvain doit répondre d'une accusation de félonie (*Le Conte du Graal (Perceval)*, Félix Lecoy (éd.), Paris, Honoré Champion, 1981, coll. « Les Classiques français du Moyen Âge », tome I, p. 19, v. 461-463, et p. 149, v. 4762-4764).

⁸ *Meraugis*, éd. Szkilnik cit. *sup.*, p. 90, v. 266-279.

⁹ *Ibid.*, p. 92, v. 295.

¹⁰ *Ibid.*, p. 96, v. 361-363.

Vos pris et vos le devez fere
Por ce que mout me devroit plere
Si j'ooie de vos bien dire¹¹. »

Dociles, Gorvain et Méraugis se mettent en route. On s'attend à un entrelacement d'aventures, chacun suivant sa propre voie. Or, vingt vers plus loin, les deux jeunes gens sont déjà de retour, pile pour la Noël. N'auraient-ils pas trouvé d'aventures ? Oh mais si ! affirme le narrateur. Et même beaucoup ! C'est bien simple : à *eux deux*, ils ont capturé plus de quarante chevaliers (il ne précise pas *qui* en a pris *combien*, car cela les départagerait). Seulement cela prendrait du temps à raconter, et l'histoire est déjà assez longue comme ça. D'où l'ellipse :

Aventures ont encontrees
Maintes e mout s'en entremetent.
Mais de la paine qu'il i metent
Ne vos voel ci lonc conte fere
Car tant i a de l'autre afere
Que bien puet remanoir cestui¹².

C'était un faux départ.

Le temps ne les a pas apaisés. Ils portent l'affaire à Cardoel, devant le roi, qui se dit tout prêt à leur accorder leur « bataille ». Nouveau contre-temps : cette fois, c'est la reine qui s'interpose, l'affaire, selon elle, relevant du tribunal des dames. Au lieu d'un combat, on a droit maintenant à une cour d'amour. Mondanités, débats... Finalement, Méraugis est déclaré meilleur amant. Furieux, Gorvain veut encore se battre. On le chasse. Quant à Méraugis, il reçoit de Lidoine un doux baiser. Ce problème réglé, Arthur et sa cour s'attablent devant un plantureux festin auquel ils font honneur, sans se soucier le moins du monde d'une coutume inventée par Chrétien de Troyes dans *Le Conte du Graal* : celle, pour le bon roi, de ne jamais manger *avant* que ne soit parvenue à sa cour la nouvelle de quelque aventure :

« - Kex, dist li rois, leissiez m'an pes
Que ja par les ialz de ma teste
Ne mangerai a si grant feste,
Por que cort anforciee tiegne,
Tant qu'a m'a cort novele viegne¹³. »

Raoul ne l'ignore pas, et il la rappelle dans la *Vengeance Raguidel* :

Li rois Artus ert coustumiers
Que ja a feste ne mangast
Devant ce qu'en sa cort entrast
Novele d'aucune aventure¹⁴.

Il la pousse d'ailleurs jusqu'au cocasse, puisque, dans ce roman, faute d'aventure, Arthur jeûne avec obstination un jour entier ! (et même une partie de la nuit). Mais ici, la « coutume » aventureuse est remplacée par une coutume courtoise : le roi est servi par des

¹¹ *Ibid.*, p. 122, v. 770-775.

¹² *Ibid.*, p. 124, v. 796-801.

¹³ *Le Conte du Graal*, éd. cit *sup*, t. I, p. 90, v. 2820-2824.

¹⁴ *La Vengeance Raguidel. Altfranzösischer Abenteuerroman*, in *Raoul von Houdenc. Sämtliche Werke nach allen bekannten Handschriften*, Mathias Friedwagner (éd), Halle, Max Niemeyer, 1909, t. II, p. 3, v. 18-21.

demoiselles, la reine par des damoiseaux¹⁵. Si bien que c'est à la fin du repas¹⁶, *après* qu'ils ont eu mangé, que l'Aventure fait irruption, incarnée par le nain¹⁷.

2. Le nain, déclencheur de l'Aventure et révélateur de héros

Qu'un nain, généralement laid, serve de déclencheur à l'Aventure n'est pas une nouveauté¹⁸. Celui de *Meraugis* est si disgracié par la nature que le narrateur s'en amuse. Pas la cour, sur laquelle son inquiétante autorité et ses cinglants reproches font passer un souffle glacé. Il accuse Arthur d'avoir oublié Gauvain, parti un an plus tôt en quête de « L'espeë as estranges renges,/ La merveille¹⁹ ». On est sans nouvelles de lui. Il a dû lui arriver malheur. Sur ce, sans daigner rassurer le roi sur le sort de son neveu, il lance un défi et laisse une adresse :

« [...] A l'esplumeroir Merlin²⁰,
Ou se ce non, ce est la fin :
Ja mes n'en orrez en avant²¹. »

Il dépeint l'aventure sous un jour si sombre que nul ne se propose, sauf Méraugis, que sa décision désigne enfin comme le héros.

On voit que ce début d'aventure, pour être tardif, n'en est pas moins classique, à ceci près qu'ici Lidoine veut accompagner Méraugis, préférant, dit-elle, voir ses prouesses plutôt que de les entendre raconter : « Savoir vaut miex que oïr dire²² ». Sur ce, le nain s'éclipse. On s'attend à ne plus le revoir, ou à voir son rôle décroître jusqu'à l'insignifiance (comme c'est le cas dans tant d'autres romans²³). Or Méraugis n'en a pas fini avec lui.

3. L'aventure du nain

Faute d'indications sur « l'Esplumeroir », il a suivi la piste de ce messager camus et bossu, parti sans l'attendre. Il le retrouve en piteux équipage, une étrange vieille, restée coquette en dépit de ses cheveux tout blancs et de son abondante moustache²⁴, l'ayant attaqué et battu

¹⁵ *Meraugis*, éd. Szkilnik cit. *sup.*, p. 150, v. 1230-1235.

¹⁶ « Ainçois qu'il vousissent lever » (*ibid.*, p. 152, v. 1242).

¹⁷ Mireille Desmaules l'a bien vu : « L'aventure se présente à la cour sous les traits d'un nain qui presse les chevaliers d'aller délivrer Gauvain » (*Méraugis de Portlesgueiz*, in *La Légende arthurienne. Le Graal et la Table Ronde*, Paris, Robert Laffont, 1989, coll. « Bouquins », « Introduction », p. 752). Pourtant, c'est la seule remarque qu'elle consacre à ce personnage.

¹⁸ Pour nous en tenir à une œuvre connue sur le bout des doigts par Raoul, et sans cesse pastichée dans *Meraugis*, que l'on songe au nain d'Yder dans *Erec et Enide*. (Voir Anne Martineau, *Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 11, 48, 61, 67, 76-79, 82, 156-157, 232 et 262.)

¹⁹ *Meraugis*, éd. Szkilnik cit. *sup.*, p. 154, v. 1273-1275.

²⁰ Voir Anne Martineau, « Des Amis méconnus de Merlin : les nains arthuriens », S.I.A.M. (Société Internationale des Amis de Merlin), *L'Esplumeroir*, Anne Berthelot (éd.), Universiteit van Amsterdam, 2017, n° 16, p. 7-22.

²¹ *Meraugis*, éd. Szkilnik cit. *sup.*, p. 154 et 156, v. 1303-1305.

²² *Ibid.*, p. 158, v. 1354. Lidoine ne servirait-elle pas ici de masque à l'auteur, pour persifler l'*invraisemblance* des romans d'aventures, et la *crédulité* de leur public ? (Car, à ces époques, on se fait généralement lire les livres.)

²³ À commencer par *Erec et Enide*, où le nain d'Yder passe à l'arrière-plan, sitôt son rôle rempli (voir Anne Martineau, *Le nain et le chevalier*, éd. cit. *sup.*, p. 156-157).

²⁴ « La vieille qui mout fu guernue » (*Meraugis*, éd. Szkilnik cit. *sup.*, p. 162, v. 1432). Nous pensons que M. Skilznik a fait un contresens sur le mot *guernue*, qu'elle traduit (en regard du texte) par « affublée d'une véritable crinière », et (dans son *Glossaire*) par « échevelée, ébouriffée » (*ibid.*, p. 163 et 520). Selon nous, le mot dérive de « guernon » (moustache). Cette vieille moustachue n'est pas un cas isolé. La littérature épique, pour ne citer

avant de lui voler son cheval. Il implore Méraugis de le lui faire rendre. En échange, au lieu de la « honte » terrible qui l'attend, dit-il, il lui fera obtenir un grand « honor » :

« [...] - Franz, plains *d'onor*,
Car change *honte* por *honor*.
- Par foi, ce dit li chevaliers,
Gel chanjasse mout volentiers,
Mais ge n'en ai de *honte* point.
- Non ci, mes el te vient a point
Mout grant e a tel chose monte
Que chevalier i avront *honte*
Quant il orront parler de toi,
Si tu n'en iez sauvez par moi.
Ja n'i faudras mes orendroit !
Por la *honte* qui t'avendrait,
Te donrai ge autant *d'onor*
Se tu me rends mon chaceor²⁵. »

Mais la vieille refuse, à moins que Méraugis n'aille abattre certain écu suspendu à un arbre. Alléché par l'« honor », Méraugis jette le bouclier à terre, libérant à son insu l'horrible « Outredouté » (qu'il ne terrassera que plus de quatre mille vers plus loin...) Entre-temps, le nain est reparti, sans vouloir lui dire comment il aurait « honor por honte²⁶ ». Mais, deux jours plus tard, le revoilà ! Il assomme presque le cheval de Méraugis, pour forcer ce dernier à rebrousser chemin, affirmant que la voie qu'il suivait menait à la « honte » (en quoi il ne ment pas : le narrateur le confirme²⁷). Celle qu'il lui indique conduit à « l'honor » :

[...] e dit : « Vez ci *t'onor*
E ci ta *honte* : pren la mellor.
[...]
Se tu vas la ou tu t'atornes
De l'aller, tu i avras *honte*.
- Comment ? - Ja te rendrai or conte.
Retorne arriere enellepas,
Car se tu vas avant .ii. pas
Tu es *honiz*. Por sol itant
Que tu ez venuz si avant,
Te melle ja la *honte* as iex²⁸. »

Méraugis préférant « honor » à « honte », il se laisse guider docilement, et parvient à un château où se déroule une mystérieuse cérémonie, présidée par le roi Amangon. Affirmant qu'il

qu'elle, en comporte de plus drôles encore, telle Calabre, la mère du roi « païen » Corbaran. Elle arbore de longues moustaches grises, et en est fière, puisqu'elle jure, comme un guerrier, sur ses « guernons ferrant » (*La Chrétienté Corbaran*, Peter Grillo (éd.), in *The Old French Crusade Cycle*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1984, vol. VII, *The Jerusalem Continuations*, Part. I, v. 1414).

²⁵ *Meraugis*, éd. Szkilnik cit. *sup.*, p. 162, v. 1403-1416. Nous soulignons.

²⁶ *Ibid.*, p. 168, v. 1509.

²⁷ « Diex, com li nains l'a retorné/ De grant hont ! » (*ibid.*, p. 210, v. 2119-2120). D'après lui, la route que suivait Méraugis conduisait à un essart enchanté, qui rend lâches les braves, et les lâches hardis. Encore une *merveille* dont le lecteur est frustré !

²⁸ *Ibid.*, p. 208, v. 2152-2153, et 2161-2168. Nous soulignons.

s'agit de « l'honor » promis, le nain le précède vivement devant le monarque, auquel il le présente comme son défenseur. Et un défenseur intraitable, n'acceptant pas de compromis ! Méraugis a beau rager et maudire le nain *in petto*, sous peine de se couvrir de « honte », il ne peut plus reculer et se voit forcé d'affronter, pour des raisons qu'il ignore, un parfait inconnu, dont il triomphe, et que le roi le prie alors d'épargner puisqu'à présent « l'honor » est sien. Le héros, piteux, avoue qu'il ignore complètement de quoi il s'agit... Le discours du roi, relayé par celui du nain lui-même, permettent enfin de comprendre.

Chaque année, tous les vassaux d'Amangon lui envoient leurs filles à marier. « L'honor » de le faire revient au meilleur chevalier. La coutume stipule que les futurs époux doivent être d'un rang égal. Le nain s'était donc rendu à la fête, sûr de son bon droit, car si celle qu'il aime est de noble souche, lui-même, apprend-on soudain (et avec stupeur), est d'origine princière : « Mes peres fu parenz le roi²⁹. » Sa requête ne lésait personne, la demoiselle convoitée étant une naine aussi laide que lui. N'étaient-ils pas faits l'un pour l'autre ?

« Einsi come fols et maque
Doivent toz jors aler ensamble,
Devons nos .ii., si com moi samble,
Par droit l'un l'autre chalengier³⁰. »

Or, non content d'éconduire grossièrement sa demande, le marieur lui avait donné devant tous, signe de mépris suprême, une chiquenaude sur le nez. Outragé, mais physiquement incapable de se venger, le nain avait juré de revenir avec un champion. Chargé d'en dénicher un pour la quête de Gauvain, il l'a *emprunté* un peu pour son propre usage. Voilà comment, sans mentir autrement que par omission, puisqu'il a caché à Méraugis que « l'honor » qu'il lui promettait coïncidait avec le sien, en agitant tour à tour sous son nez, tels une carotte et un bâton, les mots « honor » et « honte », il a obtenu sa « joie³¹ ». Il épouse la femme de ses rêves et est reconnu pour le prince qu'il est, le roi l'ayant publiquement avoué pour son parent : « Nains, ge n'ai pas honte de toi³². »

Son histoire finit là. Il ne réapparaîtra plus jamais, sa mission (confiée à lui par qui ? par Merlin³³ ?) n'étant pas d'accompagner Méraugis jusqu'au mystérieux *Esplumeoir* (mais l'adresse était bonne, et le héros, qui n'a pas oublié le gnome³⁴, a eu raison de se fier à lui³⁵). Pourquoi avoir commencé par son aventure ? Pour retarder la quête de Gauvain et l'enrichir de deux autres aventures, celle de l'Outredouté se greffant sur celle du gnome ? Oui, bien sûr. Mais

²⁹ *Ibid.*, p. 226, v. 2442.

³⁰ *Ibid.*, p. 224, v. 2403-2406.

³¹ *Ibid.*, p. 222, v. 2382.

³² *Ibid.*, p. 226, v. 2443.

³³ Voir Anne Martineau, « Des Amis méconnus de Merlin : les nains arthuriens » (*loc. cit. sup.*)

³⁴ « Li nains me dit pres a d'un mois,/ Se ja mes trouver le devoie/ Nul jor, que parler en orroie/ Ici a cest Esplumeor » (*Meraugis*, éd. Szkilnik cit. *sup.*, p. 240 et 242, v. 2675-2678).

³⁵ Il appartient à la grande famille des nains « bien renseignés ». On en trouve à toutes les époques, mais une évolution est à noter. Si les premiers (ceux du XII^e) sont inquiétants et interviennent à des moments graves du récit (qu'on songe au « nain de la Charrette »), on voit apparaître, dès la première décennie du XIII^e siècle, des nains tout aussi bien informés mais plus rassurants, et même, à partir du *Lancelot* en prose, des nains d'un modèle futile. Véritables gazettes ambulantes des romans, qu'ils sillonnent en tous sens, ils livrent aux chevaliers errants les derniers potins de la cour. Ils sont presque consultables à tout moment, ayant la particularité de survenir avec un à propos qui finit par devenir comique (dans *Guiron le Courtois*, l'intention humoristique est flagrante).

il y a une autre raison encore. Avant de la comprendre, lecteur et héros ont encore du chemin à faire.

4. Les balourdises du premier Méraugis

Au début, il est si irréfléchi qu'il en apparaît nigaud. M. Szkilnik ayant bien mis en lumière cet aspect du héros³⁶, nous ne rappelons ici que le strict nécessaire.

Il s'est rué sur l'écu sans hésiter. Plus grave : malgré ses supplications, il s'est entêté à envoyer un certain Laquis, qu'il avait vaincu, porter son défi à l'Outredouté. Le monstre l'a éborgné. Remarquons quand même que Laquis a un peu cherché sa mésaventure, étant de ceux qui mettent un point d'honneur à observer des vœux stupides, dont ils sont les inventeurs. Le sien consistait à laisser son cheval errer à l'aventure et à défier tous les chevaliers de rencontre, ce qui lui avait valu ce compliment du héros :

« [...] Tu vas par aventure
Plus que nus³⁷. »

Son coursier l'a conduit à Méraugis. On sait la suite. Que le héros jure de lui remettre la main droite de son bourreau ne le console pas. Pour Laquis, c'en est fini des aventures.

Dans l'épisode de « l'Île sans nom », en revanche, Méraugis avait montré qu'il pouvait être astucieux. Prisonnier d'une coutume cruelle, Gauvain ne voyait d'autre issue à sa mésaventure que la mort. Méraugis lui a proposé de s'évader en jouant la comédie. Sur ses conseils, le neveu d'Arthur a feint de le tuer, et Méraugis a fait le mort, ce qui leur a permis à tous deux de prendre le large. Malheureusement, le plan ne prévoyait pas le sauvetage de Lidoine, et oubliait que, de la berge, elle croirait avoir assisté à l'exécution de son amant... Dernièrement encore, il s'était élancé « de grant eslés³⁸ » sur l'Outredouté, sans réfléchir à ce que le spectacle de cette brute, armée de pied en cap, et chantant et dansant avec des demoiselles, avait d'anormal. Ce faisant, il l'avait libéré d'une « carole magique » et s'en était trouvé prisonnier à son tour.

Méraugis va changer. C'était prévisible, les aventures ayant presque toujours un rôle *formateur*. Mais ici, si le héros change, c'est parce qu'entre-temps le *climat* du roman a changé. Brusquement, on a basculé dans un monde presque *réaliste*, fait de calculs, de ruses. Et malheur aux naïfs ou aux imprudents !

5. Le tournant réaliste du roman

Le tournant se produit alors que Lidoine, croyant tout de bon Méraugis mort, rentre chez elle avec une amie, Amice, pour toute escorte³⁹. Si l'on était dans *Le Conte du Graal*, elle ne risquerait rien, le roi Arthur, en vertu de « la coutume du royaume de Logres », garantissant en personne la sécurité des dames voyageant seules⁴⁰. Mais l'histoire a beau se passer sous le règne

³⁶ *Meraugis*, éd. Szkilnik cit. *sup.*, « Introduction », "Méraugis le Nice", p. 14-19.

³⁷ *Ibid.*, p. 186, v. 1795-1796.

³⁸ *Ibid.*, p. 302, v. 3649.

³⁹ *Ibid.*, p. 306, v. 3707-3708.

⁴⁰ Rappelons que cette coutume est mentionnée pour la première fois dans *Le Chevalier de la Charrette*, lors de l'épisode de la « demoiselle entreprenante », amoureuse sans espoir de Lancelot (Catherine Croizy-Naquet (éd.), Paris, Champion, 2006, p. 138, v. 1301-1322). Chrétien l'évoque à nouveau dans le *Conte du Graal* (éd. F. Lecoy cit *sup.*, tome II, v. 7121).

d'Arthur, au « royaume de Logres⁴¹ », et Lidoine être la fille d'un personnage du *Conte du Graal*, on est dans *Meraugis de Portlesgues*.

Alors qu'elle touche au but, elle rencontre un riche seigneur, détenteur d'une terre toute proche de la sienne : « Bergis li Loiz » (le Loucheur). Elle ne se méfie pas de lui, puisqu'il se dit un grand ami de son défunt père, et lui apprend la mort de Méraugis, à laquelle elle a cru assister. Bergis lui offrant l'hospitalité pour une nuit, elle accepte son offre.

Il la retient prisonnière.

Malicieux Raoul ! À force d'entendre célébrer la beauté et la courtoisie de l'héroïne, puis débattre sur la primauté de Courtoisie ou de Beauté en amour, on avait oublié combien cette demoiselle était *riche*. La beauté de Lidoine importe peu à Bergis. Il ne la désire pas *charnellement* comme le « comte de Limors » désirait Énide. Ce n'est d'ailleurs même pas pour lui qu'il l'a « prise », mais pour son jeune fils, Espinogre, qu'il veut richement « chaser » :

« ... vos estes *prise* !
Ja mes de ci ne vos mouvrez
Nul jor devant que vos avrez
Receü mon filz a segnor,
Si qu'il sera rois de *l'onor*
D'Escavalon e vos roïne⁴². »

« L'onor d'Escavalon ». La fréquence du terme « honor » est tout à fait remarquable dans ce roman. Mais Raoul ne l'avait *jamais plus* employé dans son sens féodal (« terre », « fief ») depuis les tout premiers vers du roman, où il évoquait le royal père de Lidoine :

« Un roi qui tint *mout gran honor*,
Ce fu li rois d'Escavalon⁴³. »

La chasse à l'héritière, ce « beau gibier », selon la savoureuse expression de Georges Duby⁴⁴, bien que condamnée en principe, se pratique couramment dans la réalité. Quand on a la chance d'en *tenir* une, légalement ou non, on l'enferme⁴⁵.

Lidoine tente de s'échapper. Impossible. Elle décide alors, quoi qu'il lui en coûte (car elle aime toujours Méraugis), de faire appel à son ancien soupirant, Gorvain, et confie à Amice le soin de lui transmettre un message oral, par lequel elle s'engage à le faire « segnor de [s]a terre » et à l'épouser s'il fait la guerre à son ravisseur et la tire de ses griffes⁴⁶. Même dans le cas contraire (car elle est très pessimiste), elle fait de lui son héritier :

⁴¹ Le mot « Logres » apparaît très tôt, mais Raoul ne l'emploie plus avant la capture de Lidoine, où il place, exprès, selon nous, l'expression « royaume de Logres » dans la bouche même de Bergis, et la fait rimer avec « Espinogre » (nom de son fils), pour que le lecteur remarque l'écart par rapport à la norme arthurienne (*Meraugis*, éd. Szkilnik cit. sup., p. 84, v. 162, et p. 310, v. 3785).

⁴² *Ibid.*, p. 312, v. 3815-3820. Nous soulignons.

⁴³ *Ibid.*, p. 74, v. 4-5. Nous soulignons.

⁴⁴ G. Duby, *Le Moyen Âge. De Hugues Capet à Jeanne d'Arc (987-1460)*, Paris, Hachette, 1987, coll. « Pluriel », II^e Partie : « La Seigneurie », VI : « Le Château », p. 152.

⁴⁵ La « pucelle de Striguil », « précieux trésor » qui finit par échoir à Guillaume le Maréchal (mais non sans mal !), était gardée par le roi Henri II dans la *Tour de Londres* depuis la mort de son père. Autrement dit, depuis l'âge de cinq ans (G. Duby, *Guillaume le Maréchal ou le meilleur chevalier du monde*, Paris, Fayard, 1984, p. 148).

⁴⁶ *Meraugis*, éd. Szkilnik, cit. sup., p. 316, v. 3869-3872.

« Le roiaume qui de moi muet
Li doig e voel quë il soit soens⁴⁷. »

Amice est également chargée d'un message pour le sénéchal de Lidoine : recevoir Gorvain « a segnor⁴⁸ ».

Gorvain en éprouve la plus grande « joie » de sa vie⁴⁹. Le ton désespéré de la lettre lui aurait-il échappé ? Vite, il se rend à Escavalon, où le sénéchal de Lidoine « le saisist / De la terre de la dame⁵⁰. » Il lui livre ses trésors, dans lesquels Gorvain puise à pleines mains, faisant pleuvoir sur tous ses nouveaux chevaliers or et argent. Largesse, soit. Mais une largesse *intéressée*, pour s'attacher ceux qu'il va entraîner dans une *faide* dont Raoul montre les aspects les moins héroïques, et même les horreurs : incendies, pillages, massacres de paysans⁵¹... Bergis quitte son premier château pour un plus fort. Il est incendié. Il se replie alors, en emportant sa *proie*, à Monhaut, le bien nommé. C'est un imprenable nid d'aigle, avec accès sur la mer. En cas de siège, ceux du dedans pourront être ravitaillés.

Tandis que tout le pays s'embrase, deux chevaliers poursuivent encore des aventures individuelles qui ne sont plus de saison. Raoul s'empresse d'en finir avec elles pour rassembler tous ses personnages à Monhaut.

6. De l'art d'en finir avec les aventures

D'abord Méraugis. Il continuerait à danser et à chanter dans un Autre Monde si, « par aventure⁵² », un imprudent n'était venu prendre sa place dans la carole enchantée. Le temps de retrouver ses esprits, voilà qu'arrive l'Outredouté. Ils s'affrontent en un combat terrible, puis s'effondrent l'un sur l'autre comme un château de cartes, l'Outredouté dessous, mort, Méraugis dessus, mourant. Avant de s'évanouir, il coupe la main droite du monstre et l'attache sur sa poitrine. Passent des renforts pour Monhaut, conduits par Méliant de Lis, le loyal beau-frère et vassal de Bergis. On reconnaît l'Outredouté. Qui donc en a purgé la terre ? Celui qui lui a tranché la main. Hélas ! il est mort. Non, il vit. Quel allié ce serait pour Bergis si l'on pouvait le sauver... On le transporte donc avec une infinie délicatesse jusqu'à Monhaut.

Au tour de Gauvain, lancé dans une aventure d'autant plus prestigieuse qu'elle a débuté... dans *Le Conte du Graal* : celle de « l'Espee as Estranges Renges⁵³. » Le nain l'avait qualifiée de « merveille ». Lors de la libération du neveu d'Arthur par Méraugis, on avait appris qu'il n'avait toujours pas achevé sa quête, mais qu'il allait le faire, question d'honneur :

« L'aventure que j'ai emprise

⁴⁷ *Ibid.*, v. 3873-3874.

⁴⁸ *Ibid.*, v. 3882.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 318, v. 3908-3910.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 322, v. 3969-3970.

⁵¹ « Gorvains/ Li art sa terre. / [...] / Proies acoillent e vilains/ Tuent e chacent par les plaines » (*ibid.*, p. 326, v. 4034-4035 et 4047-4048).

⁵² *Ibid.*, p. 342, v. 4298.

⁵³ L'aventure a été lancée par la messagère hideuse. Pour mériter de ceindre l'épée, il faut avoir libéré une demoiselle assiégée « au pui qui est soz Montesclere » : « Mout grand enor avroit conquise/ Qui le siege porroit oster/ Et la pucele delivrer./ Il avroit totes les loanges/ Et l'Espee as Estranges Ranges/ Porroit ceindre tot aseür » (*Le Conte du Graal*, éd. F. Lecoy cit. *sup.*, tome I, p. 147, v. 4682 et 4687-4689).

De l'espee me covient querre.
Se ge retornoie en ma terre
Sanz li, *m'onor* seroit estainte.
Ja mes n'irai ainz l'avrai ceinte,
L'espee as renges des mervelles⁵⁴. »

Le narrateur s'en débarrasse avec une désinvolture qui laisse pantois :

[...] Droiz est que die
Come sire Gauvains ala,
Qu'il devint et cē il trova
Cele espee qu'il ala querre.
Il la trova e en la terre
La ceint⁵⁵.

Raoul peut à présent le ramener à la cour d'Arthur où une messagère, nullement de l'Autre Monde (il s'agit d'Amice), vient lui faire « honte ». Méraugis est mort pour lui, et il ne s'est pas soucié de Lidoine ? Gauvain accepte ses remontrances et prend bonne note de tout. Mais il ne révèle pas que son ami est vivant, convaincu que si, par malheur, Gorvain et Bergis venaient à l'apprendre, ils feraient alliance contre lui⁵⁶. À croire qu'il les met dans le même sac.

La topographie des lieux est étudiée. Ravitaillé par la mer, Monhaut est imprenable. Un blocus est donc décidé, et Arthur invite son neveu à puiser dans ses trésors pour payer grassement les marins dont dépend le succès de l'opération. Une sage précaution, cette catégorie professionnelle passant pour peu fiable, en raison de sa grande pauvreté⁵⁷.

Moyennant et monnayant quoi, le port est pris. Gauvain prend position dans la plaine. Entre-temps, qu'est devenu Méraugis ?

Il est devenu prudent.

7. L'astuce du nouveau Méraugis

Dès qu'il l'a pu, il s'est renseigné sur sa situation et a compris la nécessité de cacher son identité. Aussi a-t-il prétendu vouloir garder l'anonymat tant qu'il n'aurait pas affronté son mortel ennemi, Gorvain. Trop heureuse d'apprendre leur inimitié, la *maisnie* de Bergis n'a pas insisté. Il n'a commis en tout et pour tout qu'une imprudence, dévoré qu'il était de l'envie de voir Lidoine. Elle l'a reconnu, en dépit de sa laideur, car sa tête, qu'on a tondue (pour recoudre ses plaies) ne l'embellit pas. Elle lui donne même l'air d'un fou, massue en moins :

Il ne li faut fors de la *maçue*

⁵⁴ *Meraugis*, éd. Szkilnik cit. *sup.*, p. 290, v. 3457-3462. Nous soulignons.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 388, v. 5019-5024.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 394, v. 5119-5126.

⁵⁷ *Sone de Nansay* (ca 1265-1280) fournit un précieux témoignage. Alléchés par l'appât du gain, les marins chargés de ramener Sone et la princesse Odée en Norvège se mutinent, bien qu'ils aient prêté serment sur les reliques de les conduire à bon port. Le narrateur explique (et donc excuse en partie) cette félonie par leur grande pauvreté (*Sone de Nansay*, Claude Lachet (éd.), Paris, Champion, 2014, coll. « Les Classiques français du Moyen Âge », p. 379, v. 6981-6983). Ce roman fait partie de la dizaine d'œuvres de fiction que Charles-Victor Langlois, le chef de file de l'École historique, avait étudiées pour leurs traits réalistes (*La Vie en France au Moyen Âge, de la fin du XI^e au milieu du XIV^e siècle d'après des romans mondains du temps*, Paris, Hachette, 1926).

A sambler *fol* le plus a droit⁵⁸.

Ce seul échange de regards a valu à la demoiselle une violente commotion, et à Méraugis une rechute. Assagi, il a pris son mal en patience. Quand Gauvain arrive, il est complètement guéri.

À partir d'ici, et jusqu'à la fin, l'auteur cesse d'expliquer ses actes.

Méraugis ne dort pas de la nuit. Au matin, il revêt des armes toutes blanches et informe Bergis de son intention d'affronter en combat singulier Gauvain, le « mellor chevalier dou mont⁵⁹ ». Le voyant inquiet, il lui rappelle qu'il n'a pas lieu de l'être :

« [...] N'en soiez ja jalous
de moi amer, *que ne vos sui*
Noient. Se je sui morz par lui,
Ce que vos couste ? Nule chose⁶⁰ ! »

Ce « blanc chevalier », visiblement en quête de prouesses, a tôt fait d'attirer l'attention de Gauvain. S'ensuit un duel spectaculaire, que le héros arrête vite en se faisant reconnaître. Rappelant au neveu d'Arthur sa dette envers lui, il lui demande de se rendre. Gauvain accepte, se considérant autant lié à lui que par un serment vassalique :

« [...] Vos estes cil
Cui hom je sui de mes .ii. mains⁶¹. »

Méraugis le ramène en triomphe à Monhaut, où il le somme de choisir entre une dure prison ou lui prêter hommage. Le choix de Gauvain est tout vu.

C'est alors que Bergis, tout à coup, sur un ton joyeux, déclare que c'est un « honor » que d'être le vassal d'un tel preux. Non seulement il veut le devenir séance tenante, mais il exige que tous les siens fassent de même :

« Ceste *honor* n'ai mie en despit
D'estre hons a si bon chevalier.
Por ce que je cuit encherier,
Si voel hui ses hom devenir.
E puis ge ferai ci venir
Ceuz qui sont çaienz ovoec moi,
E chascuns li jurra en foi⁶² ».

Il doit insister pour obtenir un pareil serment de son beau-frère, Méliant de Lis, *a priori* très réticent. Cela fait, Méraugis les remercie tous de ce « grant honor ». Le lendemain, il fait une sortie avec Gauvain et ramène des prisonniers. Enfin, Lidoine paraît. D'un même élan, les amants se jettent dans les bras l'un de l'autre. Bergis, éberlué, tente de lui arracher la demoiselle, et menace de lui faire « honte » : « Je sui Meraugis, c'est m'amie⁶³ ! », s'exclame le héros. Le beau-frère de Bergis accourt à la rescousse. Honni soit qui lèvera la main sur son « segnor » ! - comprenons : sur son *nouveau* « segnor », Méraugis. Bergis se rend. Généreux, le héros le libère

⁵⁸ *Meraugis*, éd. Szkilnik cit. sup., p. 380, v. 4905-4906. Nous soulignons.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 406, v. 5320.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 406 et 408, v. 5331-5334. Nous soulignons.

⁶¹ *Ibid.*, p. 414, v. 5431-5432.

⁶² *Ibid.*, p. 418, v. 5499-5505. Nous soulignons.

⁶³ *Ibid.*, p. 428, v. 5683.

de son serment et lui offre son amitié. Le Loucheur renonce à Lidoine et échange avec lui le baiser de paix. Pure grimace, car il le hait. Qu'importe ! Le héros a gagné.

On dirait le dénouement d'une pièce de théâtre.

C'en est une, conçue par Méraugis pendant sa nuit insomnieuse, où il a dû se remémorer toutes ses aventures passées (dont la toute première : celle du nain).

Amener Gauvain à se constituer prisonnier et à lui faire hommage était facile, le neveu d'Arthur consentant à tout dès que son « honor » *chevaleresque* est en jeu. Pour cela, Méraugis a repris (dans les grandes lignes) le scénario de « l'Île sans nom », mais en inversant les rôles⁶⁴, sans *prévenir* Gauvain qu'il s'agissait d'une *comédie*, et, surtout, sans oublier, cette fois, Lidoine ! Ce n'est que quand il l'a tenue dans la plus sûre des forteresses, celle de ses bras, qu'il a révélé son identité. Il avait également prévu que Bergis, ce fourbe, se souciant peu de « l'honor » au sens *moral* du terme, se parjurait, et que le beau-frère du Loucheur, volerait à son secours à lui. En quoi il l'avait bien jugé, car Méliant de Lis est « l'honor » *féodal* incarné. Le plus dur, celui de la première féodalité, celle qui fait passer les liens vassaliques avant ceux du sang⁶⁵. D'où ses réticences de la veille : une fois le serment fait, sa loyauté serait indéfectible.

Mais comment Méraugis a-t-il pu amener Bergis à s'enfermer lui-même ? Car le Loucheur ne peut *pas* lui avoir fait hommage par enthousiasme. C'est un être froid, calculateur. Si une occasion se présente d'accroître son « honor », au sens *matériel* du terme, il la saisit aux cheveux. Voilà pourquoi, finement, avant d'aller combattre Gauvain, le héros lui avait fait remarquer que *rien ne les liait l'un à l'autre*. Bergis l'avait alors laissé partir. Mais, quand Méraugis est revenu, vainqueur apparemment de Gauvain, ce n'était plus pareil. Ce chevalier, que le hasard avait rabattu dans ses filets, c'était maintenant le meilleur du monde, le neveu d'Arthur ayant perdu tout droit à ce titre ! Il ne fallait plus qu'il parte. Faute de pouvoir le *prendre*, comme il avait pris Lidoine, la solution était de *se donner* à lui. Cela revenait au même, les obligations entre seigneur et vassal étant réciproques⁶⁶.

Fâcheusement, Bergis ignorait à qui il se donnait.

L'histoire aurait pu s'arrêter là, Méraugis ayant déclaré que « ne terre ne avoir⁶⁷ » ne comptaient pour lui, en regard de l'amour de Lidoine. Mais Raoul veut rendre évidente la *principale* raison de l'intérêt de Gorvain pour la demoiselle, richement récompenser son héros, et conclure ce qui était encore en suspens.

Averti des derniers événements, Gorvain lève le siège. Il renonce à la « dame », pas à la « terre », et défie Méraugis de la lui disputer devant la cour d'Arthur, en combat singulier⁶⁸. Le

⁶⁴ Sur « l'Île sans nom », le canevas de la pièce inventée par Méraugis prévoyait que Gauvain feignît de le vaincre et de le mettre à mort. Le neveu d'Arthur lui avait donc ôté son heaume et l'avait jeté à l'eau, pour donner l'impression aux spectateurs, massés loin, sur la berge, qu'il l'avait décapité et s'était débarrassé de sa tête.

⁶⁵ Sur ce problème *cornélien* avant la lettre, voir l'ouvrage incontournable de Marc Bloch : *La Société féodale*, Paris, Albin Michel, 1994 (1^{re} éd. 1939).

⁶⁶ Telle est la loi. Il est vrai que ces obligations s'exercent le plus souvent *de haut en bas*. Mais il y a des contre-exemples célèbres, tel celui du futur Guillaume le Conquérant, qui, alors qu'il n'était que duc de Neustrie, se vit contester son titre. Il fit appel directement au roi de France, Henri I^{er}, son seigneur, au nom du « service d'ost », pour mater ses vassaux rebelles, et, grâce à lui, en 1047, prit véritablement en main son duché.

⁶⁷ *Meraugis*, éd. Szkilnik cit. sup., p. 432, v. 5740.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 434, v. 5755-5756 ; et p. 436 et 438, v. 5798-5823.

jour venu, Méraugis remet à Laquis la main de l'Outredouté et affronte enfin son rival en un combat... que le narrateur expédie en douze vers⁶⁹. Vainqueur, il lui fait grâce, à condition qu'ils redeviennent amis comme devant. Le héros ayant à présent et « le royaume [...] E la pucele⁷⁰ », à quoi bon le faire chevalier de la Table Ronde ?

* *

*

Une telle fin, à la manière de Chrétien, mais en *accéléré*, a peu de chances d'avoir satisfait un public que Raoul a bien malmené s'il attendait de lui des *aventures* et des *merveilles*. Il les a retardées à l'extrême, entremêlées de traits comiques, parfois totalement bâclées, pour entraîner brusquement ses personnages dans un monde bien plus réaliste, où il est dangereux pour une demoiselle de voyager seule, où la *faide* fait rage, où l'argent est le nerf de la guerre, où la ruse règne en maîtresse. Mais la mise en scène imaginée à Monhaut par le protagoniste nous ramène à sa *première aventure*, celle du nain.

Pour mettre le lecteur sur la voie, l'auteur a utilisé à deux reprises, d'abord pour le gnome, puis pour le héros, une comparaison *a priori* désobligeante. Le nain, que tous trouvent *laid*, a comparé le couple qu'il formerait avec sa naine à celui d'un fou et de sa « maque » :

« Einsi come *fols et maque*
Doivent toz jors aler ensamble,
Devons nos .ii., si com moi samble,
Par droit l'un l'autre chalengier. »

À Monhaut, c'est le narrateur qui a comparé Méraugis, revoyant Lidoine, à un « fou », *enlaidi* par son crâne tondu, et auquel ne manquerait qu'une « maque » :

Il ne li faut fors de la *maque*
A sambler *fol* le plus a droit.

Remarquons, pour le nain, que la comparaison témoigne de beaucoup d'humour (et même d'un solide sens de l'auto-dérision), et, pour le héros, qu'elle est loin d'être dégradante, puisque c'est un clin d'œil aux *Folies Tristan*, dans lesquelles, pour être admis *incognito* à la cour du roi Marc et y voir Yseut, le héros s'enlaidit en se rasant la tête, et s'arme d'une massue, afin de passer pour « fol »⁷¹.

Si l'on note cette première analogie, et qu'on poursuit le parallèle entre nain et héros, on découvre bien d'autres similitudes.

Le gnome était *amoureux*, et *privé*, comme Méraugis, de celle qu'il aimait. Il était, de nature, plus *faible* qu'une femme, puisqu'une vieille avait pu le battre, le jeter à bas de sa monture et lui voler son cheval. De même Méraugis, lors de son arrivée à Monhaut (sur un brancard, tant il était grièvement blessé), était-il si *affaibli* qu'il ne pouvait plus tenir sur ses

⁶⁹ *Ibid.*, p. 440, v. 5861-5872.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 442, v. 5883-5884.

⁷¹ « Od les forces haut se tundi:/ Ben senble fol u esturdi »/[...]/ Il ad d'une haie un pel pris/ Ed en sun col l'ad il mis » (*La Folie Tristan* d'Oxford, in *Tristan et Iseut*, Daniel Lacroix et Philippe Walter (éd.), Paris, Le Livre de Poche, 1989, coll. « Lettres Gothiques », p. 242, v. 209-210, et p. 244, v. 221-222) ; « Tondre a fait sa bloie crine./[...]En sa main porte une maque » (*La Folie Tristan* de Berne, *ibid.*, p. 290, v. 130 et 134).

jambes. Nain et héros étaient complètement *seuls*, sans amis ni famille pour les défendre. Celle du nain l'avait probablement renié et chassé⁷². Méraugis, de son côté, n'est rattaché à aucun lignage. Pourtant, malgré tant de *handicaps*, héros et gnome sont parvenus à leurs fins grâce à leur *intelligence*. Tous les deux ont mis à profit leurs talents de *psychologues*, et tous les deux ont tablé sur la puissance de deux mots : « honor » et « honte ». On comprend alors que l'*aventure* du nain était un *exemplum*, drôle et foncièrement optimiste, et que Raoul l'avait placée au tout début de celles du héros, en *exergue* en quelque sorte, pour les éclairer. Sa *leçon*, valable pour le roman tout entier, pourrait se résumer en un proverbe bien connu :

Meauz vaut sens que force⁷³.

Ce n'est pas étonnant de la part d'un moraliste (auteur du *Roman des ailes*, du *Songe d'Enfer*, du *Dit du Borjois borjon*), que l'existence a sûrement amené à une telle conclusion.

Raoul n'était pas clerc, comme tant d'écrivains de son époque. C'était un chevalier, un cadet de famille, presque un chevalier pauvre⁷⁴. Jeune, comme tous ses pareils, il aura dévoré, et avec ivresse, ces romans d'aventure où l'on voit des héros, au sortir de l'enfance, accéder au faite des honneurs grâce à leur vaillance (ce que prouve le nombre impressionnant de clins d'œil à de telles œuvres, surtout celles de Chrétien de Troyes). Le réel se sera chargé de le dégriser, d'où le traitement amusant des thèmes aventureux et le basculement dans un monde bien moins idéal, mais dans lequel on peut quand même faire son chemin si l'on est astucieux. Lui-même est en la preuve, non que son « sens » lui ait permis de beaucoup s'élever dans la société, mais parce qu'il lui a valu un « honor » plus durable : la gloire littéraire. Déjà Huon de Méry, dans son *Tornoiemens Antechrist* (ca 1233), disait l'estimer autant que Chrétien de Troyes, et, aujourd'hui encore, on s'émerveille de son « engien. »

⁷² Le cas est fréquent, aussi bien dans les œuvres romanesques qu'épiques, et témoigne probablement de pratiques réelles. Voir notre article « Des Amis méconnus de Merlin : les nains arthuriens » (*loc. cit. sup.*).

⁷³ J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au xv^e siècle*, Paris, Champion, 1925, n° 1287.

⁷⁴ Voir Anthime Fourrier, « Raoul de Hodenc : est-ce lui ? », *Mélanges de linguistique romane et de philologie médiévale offerts à M. Maurice Delbouille, professeur à l'Université de Liège*, Gembloux, Duculot, 1964, tome 2, p. 165-193.